

# Paysages cubains avec pluie



Ada Mondès

DE LA HAVANE À GUANTANAMO

*seule-en-scène*

bilingue français-espagnol

En dehors des clichés touristiques ou d'une vision idéalisée : aujourd'hui quelle réalité pour Cuba ? Qu'en sait-on vraiment en Europe ? Seule l'immersion dans la vie quotidienne cubaine autorise une distance critique avec la réalité méconnue de ce pays. Neuf mois à Cuba et un carnet de voyage écrit en espagnol sur la route. À partir de cette expérience de vie cubaine, un recueil a pris forme en deux langues, illustré ensuite par la peintre hyéroise Jo Dignonnet.

Puis, est venue l'envie de raconter l'histoire de ces vies autres, la richesse de cette île, ses mystères et sa dureté. Une forme scénique a vu le jour en novembre 2019, produite depuis en galeries d'art, établissements scolaires (Prix des Découvreurs 2022), théâtres et maisons de poésie. Ce spectacle propose une invitation au voyage, une sortie du livre pour partager ce récit d'un lieu atypique sur le globe.

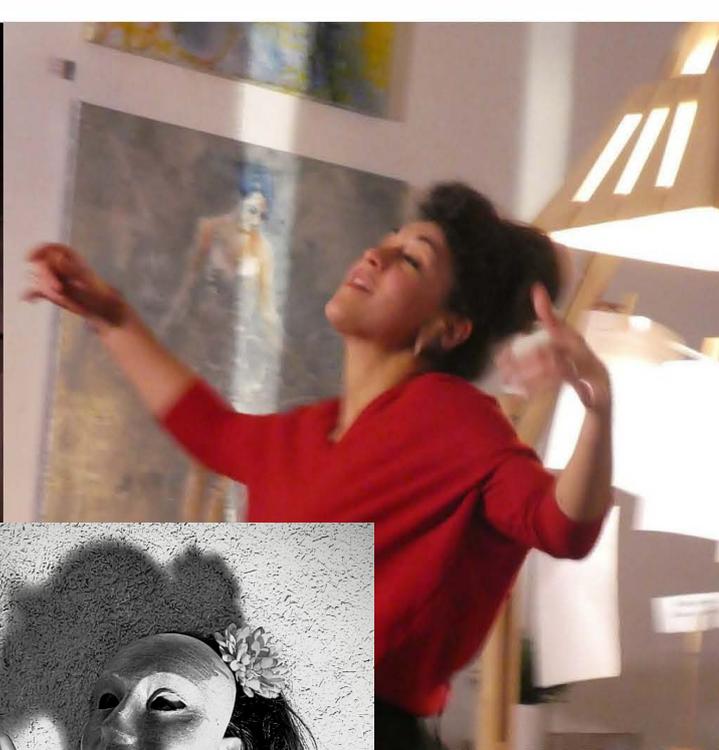
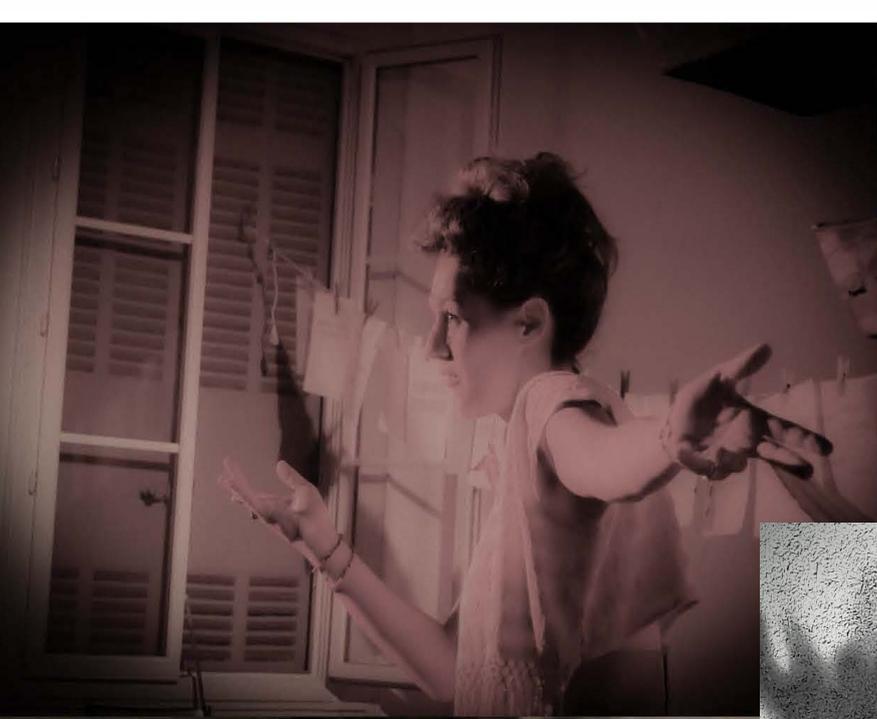
Textes, chant, danse, bruitages emmènent le public sur les traces d'un voyage effectué entre 2017 et 2019. La découverte de la Havane et les rites yoruba, les quartiers en mal d'eau, la musique de Silvio Rodriguez et un autre rapport au temps : c'est plonger, pour une heure, au cœur de celle qu'on appelait « la Perle des Caraïbes ».

*Un lieu où tandis que la vie s'écoule / nous chantons / entêtés d'amour.*

Pour ce voyage ? Simplement une corde à linge, quelques coquillages, une plume de *tiñosa*, - ces rapaces à crête rouge - et la magie fait le reste, de l'entrée à voix nue jusqu'aux derniers accords de guitare...

Souvenons-nous de la poésie comme d'un art oral et vivant, véhicule d'humanité, parole nécessaire tissée d'une terre à l'autre, de la bouche du poète à l'œil du peintre... et du spectateur.





## À la fin d'un voyage, il faut en inventer un autre.

2017, une page de ma vie se refermait en Équateur et une invitation à la Fête du Livre de La Havane est arrivée. **Un nouveau souffle**, une aventure de nuits pieds nus entre des arbres immenses, de lectures dans des palais coloniaux, d'accents et de monnaie différents, de codes mystiques, d'interdits et de beautés pleines. Je suis retournée à Cuba deux mois plus tard pour y vivre l'expérience jusqu'au bout. Je me rappelle la découverte effarante de **l'envers du décor**, la dureté de la vie quotidienne, la ségrégation, les récits de vies éclatées de la population ; la **poésie comme résistance** absolue, beauté nécessaire, clé de l'Île. L'immersion dans la vie quotidienne cubaine a été ma façon de comprendre ce point sur la carte. J'en suis revenue abîmée et pleine de colère. Le travail d'écriture et le temps se sont ensuite chargés de conférer au tout une distance critique et un regard plus apaisé.

Je ne voyage pas *pour* écrire. Il m'est toujours familier d'accumuler des notes pendant le voyage – mais quel voyage, **quand le voyage rejoint la manière d'être au monde**? On écrit, c'est tout. Ma main et ma bouche sont mes manières de voir, d'appréhender les paysages traversés. Des instants qui frappent – dans ma rétine s'imposent des combinaisons évidentes de mots. Ce sont mes couleurs. Ce fut **un voyage fragmenté**, de plusieurs mois entre février 2018 et avril 2019. À partir de mon expérience de la vie havanaise, puis du quotidien à Pinar del Río, puis d'un périple de long en large de l'Île, bribes, notes, observations en espagnol se sont accumulées sur la route. Douze fragments ont pris forme comme **douze « arrêts sur image »**, là où le temps de *fixer un vertige* a rejoint le temps de l'écriture, des haltes au rythme de la traversée. Ensuite, avec la traduction – premier passage, première augmentation – est venue l'envie de poursuivre l'exploration de l'île... autrement.

Le cheminement artistique s'accompagne de l'ouverture à la perception extérieure de ce que nous créons : j'ai demandé à la peintre Josette Digonnet, que je connaissais depuis quelques temps et dont j'appréciais le travail de création en dialogue avec des poètes, si elle souhaitait se joindre au projet. Je me suis adressée à une personne très sensible à la poésie et qui avait déjà mis un pied sur l'Île. L'époque s'assombrissait, je rentrais en France toujours plus confuse, les amis tombaient comme des mouches...alors la Vie, la couleur, **le travail collectif en réponse aux tristesses**. Je suis aujourd'hui ravie de ce travail à plusieurs voix, ce voyage complexe et ces treize tableaux comme autant d'interprétations d'une partition mouvante.

Dans *Bourlinguer*, Blaise Cendrars tient ces propos que je contresigne : « Écrire n'est pas mon ambition, mais vivre. J'ai vécu. Maintenant j'écris. Mais je ne suis pas un pharisien qui se bat la poitrine parce qu'il se met dans un livre. Je m'y mets avec les autres au même titre que les autres. Un livre aussi c'est la vie. Je ne suis qu'un con. **Et la vie continue. Et la vie recommence. Et la vie entraîne tout.** »

Voilà cette création comme ma façon de continuer, de recommencer. À la vie, à celles et ceux qui l'éclairent. **Gracias a la vida**, dirait Mercedes Sosa... et c'est un autre voyage.

## L'Île est une fin possible du voyage : immersion poétique dans la Cuba contemporaine

*Prologue par Osmany Echevarría Velázquez, poète cubain*

*L'Île est une fin possible du voyage.* C'est par ce vers que je voudrais commencer. Commencer par m'arrêter. Et *par la fenêtre du voyage*, récolter ces *Paysages cubains avec pluie*. Une voix, plutôt plusieurs, nous viennent de l'île émergée dans le bleu de toutes les énigmes. C'est celle de la poète et traductrice française Ada Mondès chez qui le voyage est intrinsèquement lié à l'écriture. Aptitude également à écrire en deux langues : le poème et son reflet, d'une langue à l'autre, les fragments se font face, voix dédoublée, redoublée du poème en bilingue. La langue de l'étranger et celle de l'habitant : Cuba, simultanément vécue de l'intérieur et de l'extérieur. La langue n'est ni commune ni alambiquée ; par petites touches, parfois proche du dépouillement sous-jacent, la poète brosse un portrait singulier de Cuba, sans nécessité de recourir à un style baroque pour que le discours touche à l'universel : *au loin résonne la chanson édentée du crieur. La rue est un téléphone occupé – la vie, une file d'attente ; cet homme maigre tente de marcher / son bras derrière lui pèse toute la mer.*

Cette proposition est **profondément ancrée dans le contexte socio-culturel** cubain qui affleure à chaque instant à travers de multiples références enrichissant le discours lyrique : *Havane / les draps blancs de tes chansons / roulement de tambours et les racines de la ceiba glissent sous la lune ; une patte de chevreau sur le trottoir, offrande luisante dans un papier jaune. Sorcellerie aux carrefours.* Richesse culturelle étrange pour qui se frotte pour la première fois aux paysages empreints de croyances à la religion Yoruba de syncrétisme afro-catholique, traditions héritées de l'esclavage de la colonie espagnole, aujourd'hui fortement tangibles. La poète convoque **l'imaginaire collectif** attaché à un lieu historiquement marqué : sur l'Île du début du XXe siècle, dans une Havane fantasmée et réelle, où se fondent les clichés et le vécu de la ville tropicale : *la ville de Fidel, les esclaves rebelles, les Noirs dans les années 30, le Parrain et l'Hôtel National, Hemingway a bu ici ! ici salsa, jazz, daiquiri, cigares obscènes Habanos, mafia et couleurs, vieilles voitures Chevrolet à toute épreuve, prostituées belles métisses, la guerre froide et la canne à sucre (...)* *La chaleur te violente, un bici-taxi ou un cheval te bousculent, des santanillas dévorent ton sommeil et quand tu prends un café, tu t'évanouis presque à cause de la quantité de sucre dans la petite tasse, le goût de grain brûlé...*

**Instantanés du voyage**, où la vitesse rythme la découverte, puis la temporalité s'installe dans le recueil en même temps que le fil chronologique des mois vécus dans le petit pays. Voyage initiatique, *quête d'autres îles*, d'une province à l'autre jusqu'à Guantánamo, le *bout de la route*. **Loin des stéréotypes** des vacanciers de passage, ardents chercheurs de la carte postale idyllique que le tourisme ne cesse de vendre aux enchères, l'œil du témoin n'a rien de complaisant : *Décomposition des murs, du lit, de la nourriture du réfrigérateur tropical. La petite table de bois se tord comme une feuille de papier.*

*Au champ, les lents troupeaux du soleil / épaules puissantes / poitrail huilé du labeur, hommes ou bêtes réunis sous le poids des brûlants colliers domestiques. Le futur nié à ceux qui vivent de survivre. Les visions surgissent de l'attente conjugée au manque sous un climat féroce – les heures projettent des rayons de fer blanc ; là où le soleil assiège la moindre forme de vie – pour prendre une dimension surréaliste ; dans les champs de la nuit les morts se prennent à flâner ; les amants, avec des doigts de soie, à nouveau se cousent la bouche l'un l'autre pour la longue nuit, recours à l'imagination pour tenter de dire l'indescriptible,* suivant le chemin ouvert par un Virgilio Piñera ou García Lorca, il n'y a pas si longtemps.

Ainsi se tisse le fil conducteur, mêlé à la vision picturale de Josette Dignonnet, peintre à la palette éclatante qui livre ici treize lectures originales par ses aquarelles, encres et morceaux de gravures. *Terre déracinée, vies exsangues, bouteilles brisées, utopie en morceaux ;* le dialogue poétique offre *une possible unité à l'Île résolument fragmentée.* Ainsi cet objet atypique au discours nuancé, dont les richesses linguistiques et visuelles offrent de multiples lectures. Les visions poétiques, pour aussi lyriques et fantastiques qu'elles soient, reviennent toutes embrasser les pourtours de l'Île, dont les limitations géographiques sont léguées à la naissance, *maudite circonstance d'être entouré d'eau de toutes parts,* (V. Piñera) ; images fugaces de l'enfance prédestinée : *il reviendra dans ses pas rétrécis – ramasser les rires – avec cette obstination des anges – à ne pas s'en aller ;* une malédiction, une façon d'être aussi.

Une chanson populaire dit « pour se sentir cubain, il faut être né à Cuba » ; Ada Mondès rompt avec l'adage et c'est depuis son regard international qu'elle réussit une immersion peu commune, mélange foisonnant de rudesse de la vie quotidienne et de subtilité des paysages. Il suffit de nous laisser guider pour faire ce *voyage poétique par-delà les frontières,* invitation à faire l'expérience du songe, du manque, *une possible fin du voyage,* dans le dépouillement et les mystères insulaires.

*mientras corre la vida / cantamos / empecinados en amar*



[contact :](mailto:ada.mondes@outlook.fr)  
[ada.mondes@outlook.fr](mailto:ada.mondes@outlook.fr)